

## Quand les morts reviennent

Le deuil contrarié des sociétés contemporaines : réflexions à partir du film *Les revenants*

**Valérie Souffron**

---



### Édition électronique

URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/2177>  
ISSN : 1773-018X

### Éditeur

Publications de la Sorbonne

### Édition imprimée

Date de publication : 10 septembre 2015  
Pagination : 99-111  
ISBN : 978-2-85944-913-1  
ISSN : 1276-8707

### Référence électronique

Valérie Souffron, « Quand les morts reviennent », *Socio-anthropologie* [En ligne], 31 | 2015, mis en ligne le 10 septembre 2016, consulté le 07 juin 2017. URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/2177>

---

# Quand les morts reviennent

## Le deuil contrarié des sociétés contemporaines : réflexions à partir du film *Les revenants*

VALÉRIE SOUFFRON

---

### Résumé

Dans son film *Les revenants* (2004), Robin Campillo imagine qu'une brèche a été ouverte entre le monde des vivants et celui des morts. Ceux-ci reviennent en masse, obligeant toute une société à faire face. Les ressources d'une gestion humanitaire sont mobilisées, transformant les revenants en réfugiés soumis aux règles d'un gouvernement par les experts. Trois familles sont confrontées au retour de leurs morts. Au contraire des mesures sécuritaires et mortifères prises par la société contemporaine, les versants intimes de l'histoire laissent entrevoir les traces de liens très anciens que nous entretenons avec les morts. Des liens nécessaires, mais qu'aucune symbolique ne soutient plus, ce qui nous laisse à la merci de nos fantasmes.

Mots-clés : *morts, revenants, pratiques de deuil, réfugiés, gouvernement humanitaire, experts, intimité*

### Abstract

In his movie *They came back* (2004), Robin Campillo pictured that a breach has been opened between our world and the Kingdom of the dead. The ghosts return massively, forcing a whole society to squarely face. Humanitarian aid and recourse are mobilized, changing the living-dead into refugees, subjected to the rules of an expert's government. Three bereaved families are faced to the return of their dear departed. Unlike safe and fatal measures taken by society, intimacy sides of the story reveals ancient signs of affective ties, long-established emotional bonds we have got with ghosts. It appears that relationships with dead peoples might be good for us; but today it has been hard to do, because of the loss of symbolic content. These loss of links leaves us at the mercy of our wishes and fantasies.

Keywords: *Dear Departed, Ghosts, Living-Dead, Mourning, Bereavement, Refugee, Humanitarian Aid, Government, Experts, Intimacy*

## Ouverture

« L'impensable vient de se produire. Des gens qui hier encore étaient tenus pour morts sont revenus. » (le maire)

Pendant deux heures, une brèche s'est ouverte entre deux mondes, et soixante-dix millions de morts sont revenus parmi les vivants.

Que ferions-nous si demain, sans que rien ne l'ait laissé présager, les morts revenaient en masse parmi nous ? Que dirions-nous à cet aïeul, à ce parent, à cet ami, à cet enfant, que nous avons vu ou su mort, que nous avons peut-être accompagné vers sa dernière demeure, s'il ressurgissait calmement dans le cours de nos vies, désormais vécues sans lui ou sans elle ? Cette hypothèse folle, Robin Campillo en a fait un film<sup>1</sup>. Dans l'univers rationaliste et sécularisé qui est le nôtre, seuls la fiction et l'imaginaire osent s'aventurer jusque-là. Les morts-vivants ont hanté la littérature et le cinéma depuis les années 1930<sup>2</sup> et les zombies sont les symptômes de nos craintes<sup>3</sup>, bons à penser notre univers social et notre rapport à la mort.

Car enfin, ces revenants, d'où viennent-ils, et pourquoi reviennent-ils ? Quel sens donner à ce retour ? La réponse peut-elle être uniquement individuelle ? On pourrait le penser, puisque la question du sens de la mort, du devenir des trépassés serait désormais affaire de convictions intimes et non de productions collectives. Les historiens ont montré la place qu'ont occupée les revenants dans notre culture pendant des siècles. Serait-ce alors un « long Moyen Âge<sup>4</sup> » qui perdurerait dans ces figures cinématographiques, où nous chercherions une représentation du double<sup>5</sup> ? Ou un long XIX<sup>e</sup> siècle, rationnel, mais spiritiste, recherchant même inconsciemment ses morts qui ne seraient plus au Purgatoire ? À moins qu'il ne s'agisse d'une fréquentation à proprement parler « anthropologique », c'est-à-dire à la fois originelle et permanente (Morin, 2002).

Parce que le corps mort est une réalité insupportable, seules les conduites funéraires sont à même, par la double finalité qu'elles remplissent – régler le devenir des morts et prendre en charge les survivants – « d'inverser la mort en vie » (Thomas, 1985). Les rites funéraires répondent à un véritable enjeu : consacrer une rupture, « creuser l'écart » entre morts et vivants. « Une culture consiste en l'élaboration depuis la relation de l'un avec l'autre, d'un écart. Écart

1 *Les revenants*, Haut et Court/France 3 Cinéma/Gimages Développement (2004).

2 Vuckovic J. (2013), *Zombies ! Une histoire illustrée des morts vivants*, Paris, Hoëbeke.

3 Coulombe M. (2012), *Petite philosophie du zombie*, Paris, PUF.

4 Le Goff J. (2004), *Un long Moyen âge*, Paris, Tallandier.

5 Morin E. (2002), *L'homme et la mort*, Paris, Seuil.

qui se manœuvre dans la construction de la place des morts<sup>6</sup>. » Ces rites de passage permettent aux vivants de faire un don aux morts pour calmer leur courroux, pour assurer la paix de leur âme, afin qu'ils nous accordent en retour un don supérieur : la paix de nos âmes d'endeuillés, ainsi déculpabilisées, apaisées, restaurées et capables de revenir dans le cours normal de la vie. Il s'agit d'élaborer, de travailler, de renforcer un lien social. Mauss ne suggérerait-il pas, dans l'étude des rituels funéraires en tant que signes et marques profondes des civilisations, d'y « situer l'âme<sup>7</sup> » ?

Ce travail de la culture avec les « doubles » est un très ancien processus, et la terminologie et les concepts n'ont cessé d'être modifiés. Fantômes, morts-vivants, revenants ? La sémantique reste indéçise. « Revenants : ceux qui viennent du monde des morts ». On s'accordera, avec Jocelyne Bonnet-Carbonnel, sur ce minimum signifiant et pour désigner ainsi « celui qui, après sa mort, se manifeste aux vivants » (Bonnet-Carbonnel, 2005). Ce n'est pas un fantôme, celui-ci n'ayant pas de corps. C'est « d'abord un mort – un ensorcelé ? – qui vous veut du mal » (Cuchet, 2012). La crainte qu'ils inspirent est sans doute une de leurs grandes caractéristiques. Elle est historiquement attestée (Schmitt, 1994), anthropologiquement pourvoyeuse d'un vaste déploiement de mesures prophylactiques<sup>8</sup>. Présence ancienne, bien antérieure à l'invention du Purgatoire, populaire et résistante<sup>9</sup>, comme en atteste l'enquête ethnologique de Marie Capdecemme au Pays de Galles : « Les fantômes sont dans toutes les têtes et, en général, ils font peur. Le monde enchanté s'est peu à peu amenuisé [...] mais ne disparaissent pas les fantômes, ni les sorciers. Car la mort, tout comme le mal, est une valeur sûre, immuable<sup>10</sup>. »

L'analyse filmique ne prétend pas ici retrouver les intentions du réalisateur, mais en interpréter le contenu. Il s'agit de décrire l'expérience du film (Jullier, 2012), d'analyser celui-ci pour tenter de mettre au jour ce dont ces *Revenants* sont les indices. Le retour massif des morts met à l'épreuve toute une société, celle qui va gérer la crise avec les ressources et les tendances du « gouvernement humanitaire » (Agier, 2008), et celle qui va subir la violence de ces retours au sein des familles. L'une impose un ordre politique ; l'autre expose la faiblesse de ses structures et les souffrances des individus. Or, les revenants ont, depuis le Moyen Âge au moins, quelque chose à voir avec l'ordre social et politique, et avec l'organisation familiale.

6 Baudry P. (1999), *La place des morts. Enjeux et rites*, Paris, Armand Colin, p. 200.

7 Mauss M. (1947), « Le rituel funéraire », *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot.

8 Frazer J. (1934), *La crainte des morts*, Paris, Émile Noury.

9 Gélis J. (2006), *Les enfants des limbes. Mort-nés et parents dans l'Europe chrétienne*, Paris, Audibert.

10 Capdecemme M. (1997), *La vie des morts. Enquête sur les fantômes d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Imago, p. 15.

L'existence, le nombre des revenants et la crainte des morts ont reculé avec l'amélioration des relations familiales (Cuchet, 2012). L'hypothèse avait été faite par Freud au début du xx<sup>e</sup> siècle. Pour autant, les morts ont-ils cessé de nous hanter ? Le film de Campillo, sous l'apparence d'un produit pop, interroge les structures sociales, politiques et familiales de notre époque. Le réalisateur a eu l'intention de faire un film sur le deuil<sup>11</sup>. On lui a reproché de ne pas choisir de niveau d'analyse, collectif ou individuel. Et si ces deux niveaux n'en étaient qu'un ? Si le lien social passait de vivants à vivants, comme de vivants à morts, dans une intersubjectivité que l'avènement de la mort ne rompt qu'imparfaitement ? C'est un lien social à l'épreuve d'une crise majeure, voire d'une catastrophe, que le film explore.

## Le retour

Une foule familière déferle sur la ville et se répand lentement dans les rues, au cœur d'un après-midi d'été chaud et ensoleillé, depuis le cimetière Saint Louis d'où elle semble sortir. Aucun personnage n'arbore de signe particulier ; tous sont agréablement vêtus de tons clairs ou neutres, et avancent obstinément, sans hâte, en silence. L'univers diégétique situe la scène dans l'indéterminé et l'anonymat d'une ville moyenne qui ne présente elle-même aucun signe distinctif. L'espace-temps du film occupe quelques semaines, sans doute quelques mois d'un été dont la luminosité contribue à la surexposition générale des séquences. Clarté, absence de contrastes forts, utilisation de plans qui jouent sur la transparence et les reflets des vitrages, contribuent à rendre étrange un univers familier, sans aspérités, flou, aux frontières incertaines.

Le flux de personnes qui s'avance et qui va rapidement stopper les habitants dans leurs activités, les sidérer littéralement, c'est une « troupe des morts » (Schmitt, 2004). Tous sont morts durant les dix dernières années ; ils sont donc identifiables par leurs proches, leurs voisins, leurs amis. Les voix off de divers experts et responsables politiques exposent des données : « 65 % ont plus de 60 ans, 25 % ont entre 40 et 60 ans, seulement 10 % ont moins de 40 ans » (le maire). Ces 13 000 hommes et femmes « revenus dans le monde » ne présentent aucun des traits des morts-vivants vus précédemment à l'écran : « Ce ne sont pas des zombies, ce ne sont pas des fantômes, ce ne sont pas des vampires. On n'est pas dans un film fantastique, on est dans la réalité<sup>12</sup>. » Campillo inverse les codes des films de

<sup>11</sup> Intention exposée dans le *making of* du film.

<sup>12</sup> Carrère E. (2014), *Le Royaume*, Paris, P.O.L., p. 9 ; Emmanuel Carrère a été un des scénaristes de la série *Les revenants* de Fabrice Gobert (2012), série en huit épisodes (saison 1, Haut et Court/Canal +) tirée du film de Campillo.

zombies, de gore<sup>13</sup> – corps en état de décomposition, couverts de plaies sanguinolentes, puants, agressifs, décérébrés, contagieux, et cannibales –, comme des revenants classiques, qui sont des « apparitions nocturnes » (Bonnet-Carbonnel, 2005). Les revenants sont les mêmes que les vivants qu'ils ont été. La diégèse casse la logique du surnaturel et fait basculer le film dans le thriller psychologique, la musique lancinante de Jocelyn Pook et Martin Wheeler renforce le malaise.

Ce ne sont pas des fantômes qui approchent, pas des cadavres, donc pas des monstres<sup>14</sup>. Ce sont des corps que l'on voit, puis que l'on va toucher, entourer du bras, serrer contre soi, qui regardent les vivants, qui leur sourient lorsqu'ils les reconnaissent, qui leur parlent. Cette corporéité est un signe distinctif des revenants depuis le Moyen Âge (Schmitt, 2004), ce qui en fait, selon la terminologie de l'historien, des « ressuscités » plus que des spectres. Cette corporéité fait présence. À moins qu'il ne faille parler de « disparus-revenus » : catégorie ajoutée par Bonnet-Carbonnel pour évoquer l'âge spirite et romantique des morts rappelés par les vivants, consciemment ou non, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est en tout cas une foule de belles personnes, âgées, bien mises... comme en leur cercueil, sans doute, par le secours de la thanatopraxie. Le temps s'est figé sur leur mise en bière, mais ils sont là, tels les vivants qu'ils furent, en chair et en os. Leur présence, ou son illusion, oblige les vivants à redonner le statut de sujet à ceux que les funérailles avaient contribué à dé-subjectifier.

C'est dans un univers social d'interconnaissance bienveillante que survient le cataclysme du retour des morts. Dans la salle du conseil municipal où siègent élus et experts, quatre personnes sont directement et intimement interpellées. Mathieu et Rachel étaient de jeunes mariés; lui est mort dans un accident de voiture, laissant une jeune veuve dépressive. Martha était l'épouse du maire; il croyait avoir surmonté l'épreuve de sa disparition. Isham et Véronique avaient perdu leur petit Sylvain; au retour de l'enfant, l'un réagit par la joie et la confiance, l'autre par l'incompréhension voire le refus.

Dans la pensée médiévale et moderne, tous les revenants n'étaient pas du même type. Parmi les figures que propose Guillaume Cuchet, celle de la *mors immatura*, marquée négativement dans le long Moyen Âge (Schmitt, 1994), concerne les décédés d'une mort naturelle mais violente, ou bien ceux dont les funérailles ont été ratées ou sont restées inachevées. C'est le type même du revenant de la culture populaire, « avec des mœurs de revenant pouvant aller jusqu'à l'agression

<sup>13</sup> Georges Méliès, *Un revenant* (1903); Edward et Victor Halperin, *White Zombie* (1932); George Romero, *La nuit des morts vivants* (1968).

<sup>14</sup> Thomas L.-V. (1980), *Le cadavre*, Bruxelles, Complexe; id. (2000), *Les chairs de la mort*, Paris, Éditions Sanofi Synthélabo.

physique<sup>15</sup> ». Dans une société qui a vu reculer l'âge moyen au décès, certaines morts restent inacceptables. Le retour des morts, c'est aussi celui de la souffrance causée par la perte, sa réactivation ou son prolongement (Rachel), voire la remise en cause d'un deuil achevé (le maire). Tous vont devoir faire face à une crise générale et à une catastrophe personnelle.

## Les réfugiés

« Ces personnes ont des droits, comme chacun d'entre nous. Un droit à retrouver sa famille, un droit au travail, bref, un droit à reprendre le cours de leur vie. » (le maire)

L'arrivée massive des revenants oblige toute une société à réagir. Les défunts sont d'abord considérés comme les citoyens qu'ils étaient, donc comme des personnes jouissant de droits, ce que rappelle le maire et qui va en fait se révéler problématique.

Car le statut des revenants ne se décide pas dans l'interconnaissance du conseil municipal, mais par la voix des psychologues, médecins, anthropologues dépêchés par les autorités. Cette parole experte se poursuit en voix off, sur des séquences où l'on assiste à la mise en place de l'encadrement des morts-vivants.

Les revenants sont d'abord considérés comme des victimes, et les ressources sociales et politiques qui sont mobilisées sont celles des situations de crise. Le contexte compassionnel appelle une réponse humanitaire. L'exceptionnalité justifie la mise en place du « gouvernement humanitaire » (Agier, 2008) et ce sont les ONG et l'armée qui en sont chargées. On réquisitionne des espaces publics pour créer des structures d'accueil qui sont aussi des lieux d'identification et des lieux d'exercice d'une médecine du tri (*screening*). Sous l'égide de la Croix rouge, les « recenseurs du monde » s'attachent à « nommer, compter et sérier » (Clavandier, 2004). Les lieux d'accueil sont organisés et protégés par les autorités militaires, en un processus « d'encampement » propre au xx<sup>e</sup> siècle. Ces lieux hétérotopiques de crise, selon le concept foucauldien, sont des entre-deux sous contrôle, des lieux d'une extraterritorialité, comme le sont les lieux hétérotopiques de déviation (asiles ou prisons), espaces d'exercice de la biopolitique.

Dans les espaces où ils sont réunis, dans l'attente de leur identification et de leur éventuelle prise en charge par leurs familles, les revenants ne jouissent d'aucune intimité. Ils sont observés jour et nuit, et font l'objet d'analyses et d'expérimentations médicales et

<sup>15</sup> Cuchet G. (2012), « Le crépuscule des revenants. Peur de morts et culte du purgatoire dans la culture catholique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles », dans Saugeat S. (dir), *Les âmes errantes. Fantômes et revenants*, Paris, Créaphis Éditions, p. 45.

psychologiques systématiques, comme d'une surveillance policière et militaire. Cette ambiguïté compassionnelle et sécuritaire est incarnée par le personnage de Gautier, le médecin – sans doute un psychiatre – qui interroge Mathieu, le suit dans ses déplacements, et le filme dans l'intimité de ses rapports avec Rachel. Comme le montre Michel Agier à propos des personnels des ONG, « l'intervention humanitaire côtoie la gestion policière. Pas de soin sans contrôle<sup>16</sup> ». Les contrôles et l'encadrement iront en s'intensifiant au fur et à mesure des changements de statut des revenants. Constatant que ceux-ci se réunissent toutes les nuits, des ballons-sondes équipés de caméras thermiques sont déployés partout dans la ville, enregistrant les itinéraires des revenants, avant de les modéliser. La technologie participe du dispositif sécuritaire de surveillance, elle sert le discours des scientifiques devant les élus du conseil.

Puis les experts mettent au point un processus d'étiquetage, selon des catégories qui construisent une « carrière » de revenants. D'abord victimes, vulnérables et réfugiés, ils sont citoyens potentiels et sont remis au travail. Les plus âgés – qui sont aussi les plus nombreux – sont rendus à leur retraite. D'autres surveillances sont mises en œuvre. De la même façon que les gardiens de l'usine veillent sur les revenants « pour les protéger d'eux-mêmes », la famille de Martha veille sur ses déplacements dans le parc de la villa familiale, pour ne pas qu'elle parte. Les revenants sont considérés comme des errants, des personnes à assister, voire des déments ; le film suggère ou préfigure les difficultés à gérer une masse de papy-boomers, potentiellement atteints de maladies dégénératives de type Alzheimer. Le centre répond, comme tous les camps de réfugiés, à un dispositif de mise à l'écart. Inspiré de « l'âgisme<sup>17</sup> », il englobe aussi les « restes du monde », les vieux, les « déchets humains » (Bauman, 2006).

En Conseil, les experts évoqueront la saturation des centres d'accueil : les vivants ne viennent pas tous rechercher « leurs » morts. C'est dans un premier temps le cas de Rachel, qui refuse de voir Mathieu. Ou d'un militaire, qui explique n'avoir pas cherché à retrouver qui que ce soit, et signifie que les vivants arrivent à saturation : c'est en épaulant son arme et en visant fictivement un revenant qu'il fait cette confidence.

## La hantise

L'apparence ordinaire des revenants, leur corporéité, tout autant que leur attitude docile et pacifique, ont contribué à les faire reconnaître

<sup>16</sup> Agier M. (2008), *Gérer les indésirables. Des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*, Paris, Flammarion, p. 14.

<sup>17</sup> Butler R. (1978), « Thought of aging », *American Journal of Psychiatry*, 135, p. 14-16.



pour ce qu'ils avaient été. Qu'ils aient rejoint leur famille ou qu'ils soient restés dans les centres, qu'ils aient été remis au travail ou laissés à leur retraite, leur cohabitation avec les vivants révèle rapidement une forme d'étrangeté. Ils mangent et ont éventuellement une vie sexuelle, mais ils semblent souffrir d'une certaine lenteur et d'absences. Les investigations médicales dont ils font l'objet révèlent peu à peu leur nature quelque peu différente. La température de leur corps est inférieure à celle des vivants. Cette particularité n'est visible que par les caméras thermiques. L'étrangeté est d'abord désignée comme « aphasia de type post-traumatique ». Les revenants seraient en « phase d'éveil ». Cet état n'est cependant pas permanent, puisque tous, quel que soit leur âge, marchent quinze heures par jour et semblent ne jamais dormir. Le décryptage psychiatrique produit une réponse chimique : l'axadroline. Puissant psycho régulateur, cette camisole chimique « les aide à dormir » et régule leur activité diurne, « ce qui facilite leur maintien dans les centres et le travail des soignants » (un expert). La molécule commercialisée sous le nom de Lithanol est fournie aux familles sous forme d'ampoules, et aux forces de l'ordre en munitions de liquide concentré. Le biopouvoir exerce ses droits sur les vivants et étend son domaine d'action aux morts-vivants.

Progressivement, cette construction scientifique et médicale de la catégorie de « non-vivants » suscite une angoisse chez les vivants – comme chez le spectateur. Leur activité permanente, leurs déplacements et les réunions nocturnes qui semblent obéir à une injonction de rassemblement, la prise de conscience progressive de leurs difficultés à entrer dans des interactions « normales », c'est-à-dire leur incapacité à jouer la mise en scène de la vie quotidienne, contribuent à les rendre monstrueux. « Je supporte plus ses petits sourires. Elle me fait peur ! » (le maire). Les revenants n'ont pas de conscience du temps, explique le psy, ils ne vivent que de souvenirs. Ils miment la vie sociale.

On en arrive bientôt à une disqualification économique des improductifs, les « réfugiés » deviennent des « indésirables » dont il faut financer les emplois et les retraites. « L'incapacité des morts à innover les exclut naturellement de tout poste à responsabilité. En revanche, ils peuvent parfaitement assumer des tâches plus adaptées à leurs capacités » (une experte). Ainsi, Mathieu, s'il a dans un premier temps retrouvé son poste d'ingénieur, termine comme manœuvre dans sa propre usine.

Cette disqualification opère cependant peu chez ceux qui ont retrouvé leurs morts. Leur désir de maintenir l'illusion de la vie est le plus fort, il leur interdit de chercher à savoir. On ne questionne pas les revenants sur leur monde, leur retour, leur possibilité ou leur désir de rester, contrairement aux dialogues qu'avaient noués vivants

et morts au fil des siècles. Questionner risquerait-il de rompre le charme? Seule une enfant ose interroger : « Comment c'était grand-mère quand t'étais morte? » (Julie à Martha). Les vivants ne parlent pas de la mort, de l'absence, de leur douleur. Ils font comme si... et jouent eux aussi le théâtre de la vie quotidienne. Et pourtant les revenants savent bien qu'ils n'appartiennent pas au même monde : « Non, s'exclame Martha, n'allume pas! Je ne veux pas que tu me voies, je suis affreuse, je suis morte! »

Le besoin de consolation des endeuillés, comme leur ressentiment parfois, est affaire de deuil. Or, celui-ci est aujourd'hui exclusivement privé. Hors du centre, hors de la gestion administrative et médicale, chacun se débrouille avec ses culpabilités et ses doutes. « Nous sommes si seuls! » (le maire). Même si le psychiatre tente d'apaiser Rachel, l'impuissance et la douleur gouvernent les vivants. Elles tiennent aux liens initiaux, aux problèmes et aux questions restés en suspens, au parcours que chacun fait seul, pour recomposer son univers intime, personnel et familial. Les familles que nous voyons bouleversées par ces retours sont en crise, et l'étaient sans doute auparavant. Les couples – les jeunes amoureux, le vieux couple un peu usé, comme celui ayant perdu son enfant – donnent à voir trois formes de ruptures, dont deux sont difficilement acceptables parce que productrices de *mors immatura*. Mathieu et Sylvain sont morts « trop tôt », il n'existe aucune réponse sociale ou spirituelle à ces morts-là.

La fonction principale des rites funéraires et du travail du deuil est de congédier les morts (Baudry, 2003). S'il existe une phase de retenue du mort (Thomas, 1985), elle n'est que temporaire. Or, cette logique est inversée dans le film. Tous veulent retenir leurs morts : le maire enferme son épouse qui tente d'aller rejoindre les autres revenants. Rachel veut s'attacher totalement à Mathieu. Les parents séquestrent le petit Sylvain qui, chaque nuit, gratte à la porte close de l'appartement familial et ne trouvera d'échappatoire qu'en se jetant dans le vide.

## La guerre

Étrangeté des revenants, impuissance des vivants; le retour des morts déstabilise une société qui n'a de réponse que la rationalité des politiques humanitaires. Disqualifiés et parqués, les morts ne vont plus rester passifs. Un ultime mouvement collectif fait basculer le film dans la violence d'une émeute urbaine. Des explosions retentissent un peu partout. Des silhouettes de revenants passent précipitamment dans les rues. Les morts seraient-ils devenus des terroristes? La nuit est redevenue leur empire, comme, dans la pensée ancienne, les morts habitent le royaume de l'ombre.

Le basculement de l'action vers l'émeute signe l'échec du *peace building* humanitaire. En devenant actifs, les revenants sont

redevenus des « autres ». Il n'y aura pas eu de « monde commun ». « Le réfugié passif est la norme, le réfugié actif est une hypothèse scandaleuse : au maximum peut-il chercher un droit à la vie dans l'il-légalité<sup>18</sup> ». L'expertise scientifique et la compassion cèdent le pas à l'état d'urgence et à la gestion militaire : « bien qu'on ne dénombre encore aucune victime, le couvre-feu a été déclenché sur l'ensemble du territoire ; les autorités demandent aux citoyens de rester chez eux et de ne pas chercher à retrouver leurs proches, afin de ne pas gêner le travail des forces de l'ordre » (voix d'un journaliste). Les experts de l'ordre prennent le dessus et ce sont des scènes de guerre qui sont montrées à l'écran. Le pouvoir de tuer est signifié par les médias : « cette nuit, le comportement incompréhensible des morts ne laisse d'autre recours que celui de la force... » (voix d'un journaliste).

Les morts-vivants réfugiés qui se hâtaient vers des souterrains et les bouches d'égouts, devenus de dangereux fuyards, sont traqués par les troupes. Ceux qui parviennent à l'entrée des souterrains s'entraident pour descendre calmement et disparaître. Les autres sont assassinés. Ramenés sur leurs tombes respectives, ils sont gommés à la vue, en un effacement complet de leur corporéité. Le déchaînement de violence a mis un terme au côtoiement des dissemblables.

Si chasser les morts est une nécessité psychique et sociale, trouver un « commerce » acceptable avec eux passe par des ambivalences : amour et haine se côtoient dans une dynamique qui conduira vers le détachement. Marthe, Mathieu et Sylvain proposent trois figures de cette ambivalence, trois cheminements vers une séparation sereine.

Lorsqu'elle réussit à s'enfuir, mue par la force qui guide ses compagnons vers l'autre monde, Martha est suivie par son mari, effrayé. « Tu veux venir avec nous (mes compagnons) ? Alors, ne résiste pas, laisse-toi aller. » Elle lui caresse le front, comme on accompagnerait un moribond, et il meurt. « Voilà. Bien ! » Martha figure le revenant qui est venu chercher un vivant pour l'entraîner dans le royaume des morts. La Faucheuse, la farandole des danses macabres sont certes adoucies par la clarté des revenants et la douceur des gestes de Martha, mais c'est bien cette représentation traditionnelle de la mort qui est mise en scène.

Mathieu est venu donner du sens à sa mort, en exposant à sa veuve l'enchaînement d'événements qui y ont conduit, pour la déculpabiliser et la réassurer dans leur amour. « Je voulais te trouver, Rachel. Je voulais simplement te parler. Alors j'ai roulé trop vite. Je suis désolé. » Soigner, panser la culpabilité des survivants : après avoir rempli cette fonction, Mathieu se retourne vers Rachel qui l'avait suivi dans les tunnels et, son visage fermé, son impassibilité lui signifient qu'elle ne doit plus le suivre.

Quant à Sylvain, il représente le mort entravé, retenu par les vivants. Ce n'est pas par la parole, mais par la violence de son sacrifice qu'il dira à ses parents qu'il leur faut accepter sa mort.

## Fermeture

La brèche s'est refermée. On pourrait croire qu'il ne s'est rien passé. Peut-être n'a-t-on saisi que des « hallucinations du désir » (Sigmund Freud). On ne laisse pas entendre que si les morts sont revenus, c'est parce que leurs tombes étaient restées symboliquement entrouvertes, comme le voudrait une approche ancienne. La présence des morts a constitué une parenthèse, mais cette brèche a été révélatrice de failles profondes. « La mort provoque la culture<sup>19</sup>. » Dans la vie collective, elle a mis au jour les ressorts d'une société de la délégation aux experts et aux gestionnaires; une société qui, sous des prétextes humanitaires par ailleurs sincères, se révèle sécuritaire, policière et exclusive. Une société « en camps », urbaine et anonyme, victime de la loi économique de la Valeur (Baudrillard, 1976) et ayant pour cette raison perdu le chemin de l'échange symbolique avec les morts. Une société, comme l'écrivait Louis-Vincent Thomas, mortifère et thanatophobe. Le film de Campillo est critique et politique (Palmer, 2013). Ses versants intimes disent les effets de « l'invisibilisation des signes sociaux de la mort et du deuil<sup>20</sup> » qui a renvoyé chacun à ses doutes, à ses peurs, à ses chagrins. Ils révèlent les failles que la moindre structuration de la place, du rôle et du monde des morts a introduites dans nos familles et dans nos psychés. La société du « travail de deuil » fait trop vite de nos peines des problèmes à gérer, selon des protocoles bien orchestrés. Si c'est un film sur le deuil, il en rappelle certes la nécessaire résilience. Il met en scène une gestion rationnelle qui ne saurait se substituer à l'élaboration collective d'une symbolique. Celle-ci est nécessaire pour soutenir notre rapport aux morts.

Comme le rappelle Sylvie Sauget à propos du travail de Jean-Claude Schmitt, les revenants sont comme « des “problèmes” qui mettent l'accent sur le rôle de la mémoire dans les structures de pouvoir<sup>21</sup> ». Demandons-nous en sociologue ce qui résiste, ce que ceux qui sont poussière mettent de grain de sable dans l'ordre du monde contemporain, d'épaississement à sa superfluidité. Cette société de la gestion médicale ou militaire de tous les débordements prétend *gérer*, pour les *régler*, nos *problèmes*. Pour nous protéger de nous-mêmes? C'est-à-dire de notre subjectivité souffrante, blessée, choquée, hallucinée par la perte, mais aussi en état de pensée, de recherche, de remaniement,

<sup>19</sup> Baudry P. (2001), « La mémoire des morts », *Tumultes*, 16, p. 29-40.

<sup>20</sup> Baudry P. (1999), *La place des morts*, op. cit., p. 38.

<sup>21</sup> Sauget S. (dir.) (2012), *Les âmes errantes. Fantômes et revenants*, Paris, Créaphis Éditions, p. 8.

de soi avec soi, avec les autres, morts ou vivants. Il y a dans le film de Campillo et au-delà, un renversement dont il faut tenir compte : eux, c'est nous ; parce que nous mourrons, parce que ce sont nos morts, donc nos souffrances. C'est donc nous qui sommes fichés, parqués, aliénés, déclassés, neuroleptisés, éliminés. Nous les indésirables, les objets d'un tri sélectif du désir hallucinatoire. Tant que subsistent entre eux et nous ces liens qui nous relient à une expérience commune, nous entretenons avec les morts une continuité familiale, amicale, affective, et nous consolidons une mémoire. Ce film donne à voir cette subjectivité interchangeable entre morts et vivants qui, parce qu'ils sont la même humanité souffrante, sont à la fois dans la recherche de leurs interactions (que faire avec mes morts, et que me font-ils ?) et dans la mise en ordre de ces relations particulières par les Églises, les États, les théories encadrantes et rationnelles (que suis-je censé faire ?). Sans doute chaque culture, par un travail collectif, atteint-elle un équilibre temporaire de cette intersubjectivité – rappelons-le : il faut congédier les morts, les mettre « à l'écart » – mais elle reste toujours à la merci du doute et de la résistance de chacun d'entre nous, aux prises avec ses morts, comme en un permanent, un antique besoin de leur faire une place, de se questionner pour le moins. Un besoin troublant que les exégèses encadreront.

Hier, la canalisation des revenants antiques et païens par l'invention du Purgatoire, l'endiguement des fantômes dans l'obscurantisme populaire et paysan. Aujourd'hui, la gestion psychologisante, médicale, chimique du « travail de deuil », qu'aucune symbolique ne soutient plus, ce qui nous laisse à la merci de nos fantasmes. Ailleurs, les solutions offertes par les échanges symboliques avec les morts et les effervescences collectives. Et demain ? Comment négocier l'écart avec nos morts si nous ne savons ni reconnaître leur dangerosité, ni accepter leur nécessaire départ ? Comment restaurer notre désir de vivre si nous ne trouvons pas collectivement de véritables espaces, un langage et des gestes, pour refermer les mondes avec les sépultures ?

### Bibliographie

- Agier M. (2008), *Gérer les indésirables. Des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*, Paris, Flammarion.
- Baudrillard J. (1976), *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard.
- Baudry P. (1999), *La place des morts. Enjeux et rites*, Paris, Armand Colin.
- Baudry P. (2003), « Travail de deuil, travail du deuil », *Études*, 399/11, p. 475-482.
- Bauman Z. (2006), *Vies perdues. La modernité et ses exclus*, Paris, Payot.
- Bonnet-Carbonnel J. (2005), « Des revenants aux revenus. Les représentations culturelles nées de la peur des morts », dans id. (dir.), *Malmorts, revenants et vampires en Europe*, Paris, L'Harmattan.

- Capdecemme M. (1997), *La vie des morts. Enquête sur les fantômes d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Imago.
- Clavandier G. (2004), *La mort collective. Pour une sociologie des catastrophes*, Paris, CNRS Éditions.
- Cuchet G. (2012), « Le crépuscule des revenants. Peur de morts et culte du purgatoire dans la culture catholique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles », dans Sauget S. (dir.), *Les âmes errantes. Fantômes et revenants*, Paris, Créaphis Éditions.
- Jullier L. (2012), *Analyser un film. De l'émotion à l'interprétation*, Paris, Flammarion
- Palmer T. (2013), *Brutal Intimacy: Analysing Contemporary French Cinema*, Middleton, Wesleyan University Press.
- Pechanski D. (2002), *La France des camps : l'internement, 1938-1946*, Paris, Gallimard.
- Sauget S. (dir.) (2012), *Les âmes errantes. Fantômes et revenants*, Paris, Créaphis Éditions.
- Schmitt J.-C. (1994), *Les revenants. Les vivants et les morts dans la société médiévale*, Paris, Gallimard.
- Schmitt J.-C. (2004), « Récits d'outre-tombe/Les revenants au Moyen Âge », dans Lenoir F., de Tonnac J.-P. (dir.), *La mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, Paris, Bayard.
- Thomas L.-V. (1978), *Mort et pouvoir*, Paris, Payot.
- Thomas L.-V. (1985), *Rites de mort : pour la paix des vivants*, Paris, Fayard.